

Sergio Kokis, Dominique Demers, Pascal Millet

André Brochu

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2014). Compte rendu de [Sergio Kokis, Dominique Demers, Pascal Millet]. *Lettres québécoises*, (155), 22–23.



SERGIO KOKIS

Makarius

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2014, 486 p., 35 \$.

Le mime et la mort

Sergio Kokis ne se fait pas faute de présenter *Makarius*, son dernier livre, comme son meilleur roman (*Le Devoir*, 07-02-14, p. 2). Le personnage éponyme, un saltimbanque, existait déjà dans deux romans antérieurs, *Saltimbanques* (2000) et *Kaléidoscope brisé* (2001). Il acquiert ici toute sa dimension humaine, paradoxalement liée à la vocation de mime.

C'est un livre considérable, fortement charpenté et nourri de considérations étoffées sur divers aspects de l'histoire contemporaine autant que de la culture, littéraire et artistique. Le langage qui prend en charge ces savoirs est d'une grande précision et sert une écriture déliée, de haute tenue.

Double narration

La narration procède par deux canaux superposés. Le récit met d'abord en scène un graveur, Carlos Schulz, qui vit plus ou moins à notre époque et qui a connu Makarius âgé. Ce dernier a été pour lui une source d'inspiration. Le mime, colosse au physique très particulier, axait ses spectacles sur les représentations de la mort ou celles de personnages à elle associés. C'est ainsi que Schulz entreprend une série de gravures considérable, « la Danse macabre », en s'employant à renouveler ce thème chéri des artistes d'autrefois.

Il y a donc alternance et, pour ainsi dire, juxtaposition entre l'aventure du graveur et l'histoire du grand et maigre saltimbanque, que Schulz est obligé d'inventer en bonne partie, n'ayant guère connu celui qui l'inspire, mais que le narrateur omniscient raconte, lui, avec beaucoup de précision.

En relation avec l'histoire de Makarius, qui quitte la vie de cirque pour s'enrôler dans l'armée allemande pendant la guerre de 1914-1918, qui vivra plus tard la guerre d'Espagne au sein des Brigades internationales et, finalement, fuira le nazisme de son pays sans trouver une place convenable au sein du communisme russe ou européen, les descriptions détaillées et très convaincantes de la guerre initient le lecteur d'aujourd'hui (et d'Amérique du Nord) à des scènes d'une prodigieuse atrocité.

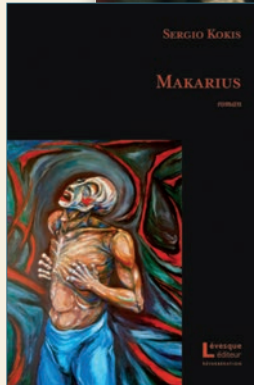
Makarius

Makarius n'a rien d'une mauviette, et il voit spontanément en la guerre une façon de se battre pour certaines valeurs. La réalité lui fait perdre ses illusions, et la guerre sera l'occasion de subir d'importantes défaites intérieures, qui l'amèneront à considérer le suicide comme une issue à son existence ravagée.

Toutefois, l'auteur s'ingénie à maintenir son personnage dans une sorte d'entre-deux. Carlos Schulz, à distance, voit en lui quelqu'un qui met fin à sa vie par un lent suicide, et pourtant, ceux qui ont connu Makarius affirment qu'il n'était pas un être tourmenté. Quant à sa mort, qui termine le livre, elle est fort ambiguë et peut apparaître comme un suicide ou non...



SERGIO KOKIS



En fait, s'il est une faiblesse dans ce beau livre, c'est une certaine indécision dans l'orientation donnée au personnage central, qui n'a pas la netteté de contours et de destinée propre à ceux qui l'entourent, ni surtout celle des propos, développés en longues dissertations, sur des sujets tels que la gravure, l'art et la morale, les idéologies du xx^e siècle, la pensée, Paul Celan, etc.



DOMINIQUE DEMERS

Pour que tienne la terre

Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2014, 432 p., 29,95 \$.

La douceur des baleines

Auteure de nombreux livres pour la jeunesse, mais aussi de quelques-uns pour les adultes, Dominique Demers aborde ici un sujet riche de résonances et de vérité. Elle observe tout de même la règle de simplicité narrative qui lui permet de toucher le grand public.

L'importance accordée aux baleines dans ce livre évoque fatalement la littérature jeunesse, mais le traitement du thème a des résonances particulières. À plusieurs reprises on lit les mots « pour la suite du monde », qui rappellent Pierre Perrault et son humanisme. *Pour que tienne la terre* : cette autre formule définit le rôle des baleines, monstres dotés paradoxalement d'une grande douceur. Elles sont victimes d'une chasse qui met en péril le monde même, car elles sont comme les piliers symboliques de notre Terre.

Trois narrateurs

Évidemment, on peut sourciller devant une telle thèse qui s'adresse plutôt aux adolescents, mais l'auteure met beaucoup de soins à la rendre acceptable. Elle le fait en recourant à trois personnages, le vieux Thomas dit « le fou des baleines », qui défend les cétacés contre le carnage dont ils sont l'objet ; Harold, le médecin psychiatre qui s'intéresse à l'obsession de Thomas et voit en lui un « fou savant », et surtout Gabrielle, mère célibataire dont le fils, Philippe, s'est tué par noyade apparemment volontaire à l'âge de 10 ans. Thomas, Harold et Gabrielle sont tour à tour les narrateurs des 52 chapitres, leurs noms servant de titres.



DOMINIQUE DEMERS

Les liens de Gabrielle avec Thomas et Harold se définissent très lentement. Désaxée par son aventure de mère célibataire et l'extrême difficulté des relations avec son regretté Philippe, enfant bien-aimé mais déséquilibré, Gabrielle finit par trouver auprès de Thomas la réponse aux questions qu'elle se pose. Les baleines, même si elle ne leur voue pas le même culte que « le fou », la fascinent d'autant plus que son fils leur vouait de l'intérêt. De plus, sa mort présente des

ressemblances avec celle d'un baleineau nouveau-né à laquelle on assiste.

En fin de compte, le psychiatre Harold, après le départ de Thomas qui est allé noyer sa vieillesse au milieu des baleines, s'éprend de Gabrielle et lui déclare son amour.

Une écriture de l'excès

Le roman doit beaucoup au style avenant de l'auteure, qui réussit à faire oublier une structure de récit passablement uniforme. Chose intéressante, bien que risquée : le style est constamment excessif, en rapport avec les situations extrêmes et les débordements que vivent les personnages, presque toujours hystériques ou névrosés. À propos d'un baleineau échoué sur la plage, Gabrielle raconte l'émotion qu'elle a vécue enfant : « [...] alors je me suis mise à appeler à l'aide de toute la force de mes jeunes poumons. J'ai crié sans relâche, envahie par un sentiment d'angoisse grandissant que je n'avais jamais encore éprouvé dans ma courte vie, comme si je découvrais en même temps que le baleineau l'horreur de l'abandon et du désespoir » (p. 61). Passage fort représentatif...

Roman pour adultes, mais aussi pour les ados, qui raffolent des frénésies narratives !

☆☆ ½

PASCAL MILLET

C'est dans la poche!

Montréal, Hurtubise, 2014, 152 p., 16,95 \$.

Drôle pour rien

Il y a sans doute beaucoup d'habileté dans la façon dont Pascal Millet, Canadien venu de France et résidant en Bretagne, construit une fiction drolatique. Elle pourrait nous rappeler les dessins animés dont se repaissent les enfants captifs de la télé. Hommes et animaux y bousculent à plaisir toute vraisemblance, la violence aidant.

J'ai d'abord été séduit par la représentation d'une collection de types bien caractérisés, d'individus aux comportements nettement articulés, mais ces êtres qui établissent entre eux des relations problématiques ne vivent qu'en surface, sont porteurs de gestes purs et non d'actions, sont des apparences privées de toute intériorité ou de toute densité humaine. Pourquoi pas, dira-t-on? Pendant un certain nombre de pages, on se laisse prendre au divertissement, qui est mené avec une belle frénésie. Mais assez rapidement, le sens d'une telle élucubration nous échappe et la drôlerie tourne court.

Humains en tout genre

Dans cette farce tous azimuts, les humains, relativement peu nombreux, sont mis en contact avec des animaux qui sont dotés de parole et d'intelligence tout en restant fidèles à leur nature : morse, éléphant, kangourou, cigognes, pieuvre, etc. Les humains eux-mêmes sont identifiés par une marque distinctive, chapeau de paille, petite barbe, ou une fonction comme réparateur (de télé et autres machins). Ils ont entre eux des rapports le plus souvent aigres, se critiquent à propos de tout et de rien. Le personnage principal, anonyme, qui occupe aussi la fonction de narrateur, a un lien privilégié avec le motif du titre, cette *poche* qui, en un sens, est au centre de tout. En effet, elle fait partie d'un manteau en poil de chameau (ou de kangourou!) qu'il a reçu en deve-



PASCAL MILLET

nant l'employé du grand patron Môa, un despote qui règne, du haut de sa tour de 356 étages, sur tout le menu fretin qui compose la population.

Dans la poche

Le manteau rend le narrateur puissant mais, aussi, détesté de son entourage. De sa poche, il peut sortir divers objets de toute forme et de toute dimension utiles pour dépanner, mais il ne tombe jamais sur celui qui conviendrait et passe pour un demeuré. « C'est dans la poche », donc, mais cela n'est utile à personne. Par ailleurs, chaque sortie d'objet produit magiquement un rétrécissement du manteau et le pauvre personnage vient tout près de mourir étouffé. À la fin, toutefois, la conjoncture s'améliore et le réparateur, qui avait entretenu des liens privilégiés avec le personnage-narrateur, prend la place du président Môa étouffé par la pieuvre, sa maîtresse.

Une telle fantasmagorie, qui n'est guère une satire de la mondialisation comme le prétend la publicité du livre, a tout de même le mérite de relancer le roman sur la voie de la pure narration, grâce à l'usage abondant des dialogues, à une langue claire et dynamique et à la mise à l'écart de toute forme d'introspection et d'analyse. Encore faudrait-il élaborer une histoire qui soit autre chose que la reprise pure et simple de ce que les dessins animés déversent dans nos cervelles d'enfants attardés.